



FRANCE

Bandes de filles

Bagarreuses, caïds, dealeuses et chefs de trafic... Certaines adolescentes plongent dans la violence et la délinquance. Enquête sur un phénomène méconnu.

par Maria Poblete

Linda* a 19 ans, un tee-shirt bariolé, un piercing dans la lèvre inférieure, un autre juste au-dessus du menton. Elle dit : « On a appris très jeunes à se battre, au milieu du collège, au moment où tu dois pouvoir exister et te faire respecter pour ne pas être dominée; mais, cette formation, tu ne l'acquires pas dans ton quartier, mais en regardant les autres filles, les plus grandes, qui savent bien. » Puis cette dernière d'une fratrie de quatre précise : « Nous, on allait à la gare du Nord, c'est direct de la cité, il y a toujours du mouvement là-bas, enfin peut-être un peu moins en ce moment, parce qu'ils ont nettoyé. » Malvina, même âge, même quartier de Drancy (Seine-Saint-Denis), fait partie de sa bande : « On est entre cinq et dix en fonction des moments. Depuis quelques semaines, ça se calme un peu, parce qu'on grandit et qu'on a envie de s'en sortir. Moi, je veux faire quelque chose dans ma vie, genre éducatrice. » Ses gestes sont rapides. Elle voudrait qu'on comprenne bien. « Je me castagne depuis que je suis en classe de cinquième. La première bagarre a commencé simplement. Une fille parlait mal de moi, elle disait que

j'avais peur d'elle, elle déconseillait à mes amis de traîner avec moi, j'ai attendu un mois et elle continuait; il a fallu que j'intervienne, je savais faire, j'avais vu les plus grandes régler leurs problèmes comme ça. Je ne m'étais jamais battue, mais je pense que je devais être prête. A force de voir les techniques des gens quand ils se mettent des raches, tu enregistres; et puis j'ai toujours été sportive, alors, forcément, ça aide. J'ai convoqué la fille dans un bâtiment. Mes copines étaient dans le coin, pas loin. La fille parlait avec ses mains, elle gesticulait. J'ai tapé. On s'est bien battues, enfin moi, surtout. J'ai gagné. Voilà, c'était réglé, je n'ai plus eu de problème. »

Linda et Malvina sont les seules de la bande à vouloir s'exprimer. Elles veulent « raconter pour l'égalité, parce qu'on est comme les mecs, on est "opé" ». « Quand on me dit : "Viens, on va mettre une rache", j'y vais pour me défouler, pour être tranquille dans la

“On s'est bien battues, moi surtout. J'ai gagné. Je n'ai plus eu de problème”



H. LÉGÈSE BATAILLE/MOSTOK/MAXPPP

cité, nous dit la première. Pendant quatre ans, je me suis beaucoup battue. » Un peu moins désormais, maintenant qu'elle se lance dans l'athlétisme, la course à pied et la boxe. « Et puis je veux m'en sortir, on va pas passer son temps à ça. » « Ça », c'est la vie limite, extrême, le danger, les conneries, voire plus. Des Linda et des Malvina en bandes, il y en a, et de plus en plus. La délinquance n'est plus l'apanage des garçons. Les filles réclament leur part de notoriété aussi. Le tabou est de taille. Il tombe. « Là où la mafia est invisible et parasitaire, la bande est visible et violente, analyse Patrice



Bergougnoux, ancien directeur général de la police nationale et ex-préfet. La bande n'est pas seulement au cœur de la criminalité, elle est son avenir. »

Autres filles, autre bande. « Nous, on en a, nous, des ovaires »; « On a la chatte »; « On est comme les gars, pareil, la finesse en plus »... Le vernis est écaillé, suite logique d'un après-midi « délire », le survêtement de marque et les baskets Adidas brillent, ils sont neufs. Elles ne veulent pas donner de nom à leur groupe, c'est inutile : « On n'est pas aux States, faut pas exagérer », dit Cindy, 16 ans, elle aussi de la Seine-Saint-Denis. « Ouais, c'est ça, on a notre vie ici, pas besoin

de modèles. » La spécialité de leur bande, c'est le vol à la tire, touristes, personnes âgées, ados, bourgeoises du Marais ou du Louvre. « J'ai essayé le [cambriolage de] pavillon. Ma mère! J'ai cru mourir de peur! Plus jamais, je pissais dans ma culotte tellement j'avais la trouille de mourir tuée comme un lapin. Plus, fini! On se réunit dans Paname aux endroits les plus touristiques ou vers les grands magasins, ça grouille de monde, on fait les poches des manteaux, les sacs dans le métro, les iPhone, à quatre ou cinq. » Cindy ne regrette pas, ne doute de rien, sait courir et voler, elle est « habile de [s]es mains ». Son apprentis-

sage a été assuré par ses tantes, puis elle a créé son petit groupe de cousines et copines. « Non, je n'ai pas peur, je sais gérer mon stress et, quand il faut taper, griffer ou pousser, c'est facile. »

Le phénomène des bandes comme celle de Cindy a été étudié de près par la préfecture de Paris. Au début des années 2010, des recherches ont été menées afin de les connaître et les combattre. Les policiers annoncent ainsi que les premières bandes de filles sont apparues au cours de l'été 2009. Agées de 13 à 20 ans, elles se regroupent au Forum des Halles, exactement comme les garçons qui s'y sont agglutinés, →



H. LÉGLISE BATAILLE/WOSTON/MAKPPP

Castagne La violence est justifiée comme un moyen d'exister et de se faire respecter.



Une fille qui fait des bêtises est un être à protéger, un garçon est un délinquant en puissance

→ invectivant, agressant et volant avec brutalité. Elles sont en majorité nées de parents originaires d'Afrique subsaharienne et ont souvent pour point commun d'être déscolarisées. Il y a dix ans, on comptait quelque 200 bandes en Ile-de-France, dont une dizaine sont très actives. Quand elles se baptisent, c'est avec de drôles de noms, Momi Fiuu, Tokyo Girls. Elles ajoutent des marques, BB Guess, Dior. A Lyon, où elles sont très présentes, les policiers ont démantelé des groupes aux noms aussi poétiques que Power Girls 69 ou bien le « gang des Hyènes »... connues pour leurs rires lorsqu'elles s'attaquent à leurs victimes. Contrairement aux garçons, elles n'ont pas de chef, ou alors c'est discret, et elles partagent le pouvoir. « Nous, on s'en fout, insiste Malvina, on se marre, on passe du bon temps et on gagne de quoi se saper. On existe, quoi, c'est le plus important. »



Réponse pénale Les mineures délinquantes multirécidivistes peuvent être envoyées en centre éducatif fermé.

E. BAUDET/DIVERGENCE

Le phénomène en chiffres



200

C'est le nombre de bandes de filles recensées, en 2010, en Ile-de-France.

17 %

C'est le pourcentage de filles parmi les mineurs arrêtés par la police.

10 %

d'entre elles passent devant un juge.

On trouve chez ces ados un certain attrait pour la violence – une violence qu'elles subissent ou ont subie, parfois. Les « hyènes » lyonnaises prennent plaisir à voir des gamines trembler de peur; les bandes de voleuses parisiennes se délectent de la trouille qu'elles mettent aux petites vieilles coincées derrière une porte cochère quand elles leur arrachent leur Carte bleue. Ces agressions-là, parce qu'elles viennent d'adolescentes dont on attend qu'elles soient dociles, choquent davantage. Véronique Blanchard, historienne, coauteure, avec David Niget, de *Mauvaises Filles* (Textuel), entend démontrer qu'on leur reproche ce qu'elles sont, pas ce qu'elles font. « Cette attitude perturbe et dérange. La violence de ces filles inquiète et paraît monstrueuse, parce que l'idée des jeunes femmes soumises obéissantes est très ancrée, nous sommes modelés par des attentes culturelles. » Dans l'inconscient collectif, les jeunes filles sont les porteuses de la vie, elles doivent être la douceur, la pureté et l'obéissance. Et pourtant, elles dévient en bandes. Cela semble contre nature.

Parmi les mineurs arrêtés par la police, 17 % sont des filles... et seulement 10 % d'entre elles passent devant

le juge. En clair, elles représentent 1 mineur interpellé sur 6, mais disparaissent à un moment de la chaîne pénale. Volatilisées? C'est que les policiers, les éducateurs, les juges des enfants considèrent le plus souvent que les petites délinquantes doivent être protégées plutôt que punies, remises rapidement sur les rails et doucement dans le droit chemin. Le sociologue Arthur Vuattoux, chargé d'études à l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (Injep), a réalisé sa

thèse sur le traitement des mineures mises en cause. A l'appui d'un long et minutieux travail ethnographique réalisé à partir de documents officiels de tribunaux pour enfants, il a évalué la manière dont les filles et les garçons étaient accueillis, perçus lors des premières interpellations. « Je note clairement une différenciation dans l'esprit des policiers et des éducateurs. J'avance l'hypothèse de représentations différenciées, y compris dans les questions qui sont posées, explique le chercheur. C'est très simple : après une interpellation, si le jeune raconte qu'il vient de passer quelques jours hors du domicile familial, ils demandent au garçon avec qui il a traîné et quels coups il préparait, tandis qu'ils interrogent les filles pour savoir où elles étaient et si elles n'ont pas eu de problèmes, si elles se sont protégées en cas de relations sexuelles, par exemple. » Une fille qui fait des bêtises est un être à protéger et dont la société comprend moins la violence; un garçon est un délinquant en puissance qu'il faut punir. Ne pas voir le problème, ça n'est généralement jamais une bonne façon de le résoudre... ■

* Les prénoms ont été changés.